

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

HIPPOLYTE PASSY

Des services que rend et peut rendre la statistique

Journal de la société statistique de Paris, tome 14 (1873), p. 2-4

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1873__14__2_0

© Société de statistique de Paris, 1873, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

Des services que rend et peut rendre la statistique.

Plus les sociétés ont avancé en civilisation, plus elles ont attaché de prix à la connaissance de tout ce qui les concerne. C'est là ce qui de nos jours a imprimé tant d'activité aux travaux de la statistique. A des recherches qui, avant la fin du siècle dernier, n'étaient et ne pouvaient être que partielles, en ont été ajoutées de plus nombreuses et plus générales. Les gouvernements se sont chargés de celles que les particuliers n'auraient pu entreprendre à eux seuls, et partout en Europe ont été créés à titre officiel des services qui, après les avoir réunis, contrôlés et classés, livrent à la publicité tous les chiffres de nature à montrer quelle est la véritable situation des États au sein desquels ces services fonctionnent.

S'il était à désirer que la statistique étendit et multipliât ses recherches, il ne l'était pas moins qu'elle parvint à en dégager les résultats des erreurs qui pouvaient les vicier. De ce côté encore s'est effectué un progrès décisif. A des procédés d'investigation d'abord insuffisants ou defectueux, en ont été substitués de plus sûrs et plus efficaces. Grâce surtout à la réunion périodique de congrès internationaux, on a pu comparer entre eux tous ceux qui se trouvaient en pratique sous des régimes et dans des pays divers, et accorder la préférence aux meilleurs. De même, on a pu constater celles des causes dont l'action tend à altérer les données recueillies, et maintenant, parmi les chiffres admis dans les documents officiels, il en reste bien peu dont l'exactitude puisse être justement contestée ou dont on ne sache pourquoi et dans quelles limites ils ne doivent être envisagés que comme de simples approximations.

Quel est le véritable rôle de la statistique ? N'a-t-elle, comme on l'a dit, qu'à rassembler et vérifier les chiffres qui lui servent à exprimer les faits auxquels ils se rapportent ? Que telle soit en effet sa tâche principale, nul doute à cet égard ; mais, en réalité, elle a quelque chose de plus à faire. Il ne suffirait pas qu'elle amassât des matériaux, il est un degré de préparation que seule elle est à même de donner à ces matériaux et qui, si elle ne se chargeait de la leur donner, imposerait aux sciences appelées à les mettre en œuvre des labeurs d'une difficulté excessive. C'est ce qui explique la nature des services que la statistique est destinée à rendre, services sur lesquels il importe d'autant plus d'insister qu'il en est qui semblent n'avoir pas obtenu encore toute l'attention qui leur est due.

Assurément, c'est quelque chose pour une nation que la connaissance de sa situation présente. Mais avec quelque soin qu'il ait été fait, l'inventaire de ses forces et de ses ressources ne lui offrirait que des informations de si peu de portée qu'elles ne lui permettraient pas même de savoir quelle est sa marche et si elle est en progrès ou en décadence.

Il en est autrement quand, à l'inventaire qui vient d'être dressé, elle peut comparer des inventaires dressés à des époques antérieures. Dans ce cas, les différences accusées par les chiffres lui apprennent si elle a gagné ou perdu en nombre, en puissance productive, en richesse, et, selon ce qui s'est passé, si chez elle s'accomplissent les progrès que toute nation a droit d'attendre du développement naturellement graduel et continu des connaissances qu'elle applique à ses besoins. Mais ce qui est certain, c'est qu'à moins que cette nation n'ait changé ses lois ou subi le

choc de grands événements, rien dans les modifications survenues dans ses inventaires particuliers ne saurait en dévoiler suffisamment les causes.

Ce qui, au contraire, peut lui fournir à cet égard toutes les lumières désirables, c'est la comparaison des changements réalisés, pendant un même laps de temps, dans les chiffres qui lui sont propres avec ceux qui ont pris place dans les chiffres appartenant à d'autres nations dont la situation ne diffère pas ou ne diffère que peu de la sienne. Si cette nation n'a pas marché du même pas que les autres; si son agriculture, son industrie manufacturière, son commerce ne se sont pas développés en proportions pareilles, c'est la preuve que des causes spéciales opèrent sur son activité et en favorisent ou contrarient l'essor. Certes, ces causes, ce n'est pas à la statistique à les rechercher; mais c'est à elle à mettre les sciences, dont telle est la destination, à même de les remplir.

Voici, par exemple, des nations qui, bien qu'elles possèdent les mêmes éléments de prospérité, n'en tirent pas un parti également fructueux. C'est ce qu'attestent les chiffres qui montrent quels sont l'état et les mouvements de telle ou telle partie ou de l'ensemble des résultats de leurs labours. Eh bien! si aucun avantage particulier n'appartient à celles qui l'emportent sur les autres, il est évident que leur supériorité a des causes dépendantes de l'action des volontés humaines. Or ces causes c'est aux sciences sociales et politiques à les découvrir, et elles en ont un moyen bien simple. C'est de mettre en regard les chiffres, et de comparer entre elles les règles sous l'empire desquelles ces mêmes chiffres offrent les disparates les plus marquées. Les différences entre ces règles feront connaître à quelles causes doivent être imputées les différences qui se rencontrent dans les effets, et permettront de constater quelles sont parmi ces règles celles qu'il faut préférer. C'est ainsi que la statistique offre aux sciences les moyens d'obtenir non-seulement des informations exactes et sûres, mais aussi la connaissance de bon nombre des principes et des arrangements dont elles ont à recommander la pratique aux sociétés humaines.

Mais pour que la statistique puisse fournir aux sciences les moyens de s'éclairer, il est indispensable que les chiffres qu'elle leur livre soient réellement comparables. Or, ils ne le deviennent qu'autant qu'il est possible de séparer, dans les nombres qu'ils expriment, les parts dues à des circonstances dont ils ne subissent pas également l'influence. Ainsi deux populations peuvent ne pas multiplier en même proportion sans qu'il faille induire du fait que celle qui croît le plus rapidement se gouverne mieux que l'autre. Et en effet, à conditions pareilles d'intelligence et de libre activité, les populations qui, avec de plus vastes espaces, disposent d'une somme supérieure d'éléments de richesse encore intacts, jouissent de facilités de développement qui manquent aux autres. De même, il est des points de développement auxquels le commerce et l'industrie des nations, quand ils les ont atteints, n'ajoutent plus autant, d'année en année, aux quantités sur lesquelles ils opèrent. Beaucoup d'autres circonstances, les unes naturelles, les autres factices, telles que les changements apportés à des tarifs de douanes ou à des systèmes de taxation peuvent modifier, tantôt momentanément, tantôt durablement, le cours ancien des faits, et les chiffres, s'il n'en était tenu suffisamment compte dans les appréciations auxquelles ils donnent lieu, conduiraient infailliblement à des conclusions erronées.

Maintenant, est-ce à la statistique à mentionner les particularités qui ont pu

affecter le caractère des chiffres qu'elle enregistre? Le doute, à cet égard, n'est pas admissible: car, seule, elle a, pour discerner les causes des changements que subissent les chiffres relevés à diverses époques, soit dans le même pays, soit dans des pays divers, toutes les facilités désirables. Et il est si naturel qu'elle se charge de cette mission, qu'elle l'accomplit en quelque sorte d'elle-même. S'est-il effectué dans les chiffres relatifs au mouvement de la population, du commerce extérieur, au nombre des crimes ou délits, quelque modification notable, les documents qui les font connaître manquent rarement d'en rechercher ou d'en donner l'explication plus ou moins complète. C'est là un soin d'autant plus nécessaire que les chiffres n'acquièrent leur véritable signification qu'à la condition que les faits auxquels ils répondent n'aient été soumis à aucune influence qui en ait dérangé le cours ordinaire.

Montrer quelle est, dans les chiffres que contiennent ses publications, la part due à des conjonctures nouvelles, telle n'est pas la seule tâche que la statistique ait à accomplir. Il y a des lois naturelles qui déterminent, au moins en partie, les changements qui s'opèrent au sein des sociétés humaines. Population, produits du travail, échanges, richesse, tout augmente à mesure que les hommes apprennent à tirer meilleur parti de leurs facultés productives; mais dans des proportions sur lesquelles agit l'étendue des progrès déjà réalisés, c'est-à-dire la mesure suivant laquelle les hommes ont déjà couvert le territoire national et mis en œuvre les ressources qu'il présente. Eh bien! ici encore, c'est à la statistique à signaler ces lois et à indiquer l'action qu'elles exercent. Les faits dont elle s'occupe lui en révèlent l'existence; les modifications que ces faits éprouvent lui permettent d'en apprécier les justes effets, et si elle parvenait à constater ce que leur jeu a de constant et de régulier, elle contribuerait largement à répandre les lumières dont les sociétés ont besoin pour éclairer et diriger leur marche.

Rien dans ces assertions, n'a pour but d'appeler la statistique à des recherches auxquelles elle devrait rester étrangère. Chaque science a son domaine propre, embrassant tout le terrain que seule elle peut explorer ou explorer mieux que toute autre science. La statistique délaisserait une partie du sien si elle se bornait à rassembler et à publier des chiffres sans dire à quel point des circonstances exceptionnelles ont pu leur imprimer des mouvements qui ne concordent pas avec ceux que d'ordinaire amènent les lois naturelles. Ce n'est pas à elle à tirer des différences qui, selon les lieux et les temps, se produisent entre les mouvements, les enseignements qui peuvent en sortir, mais c'est à elle à indiquer celles des causes dont l'action sur ces mêmes mouvements n'a été qu'accidentelle. Rendre comparables, en les ramenant à leur véritable signification, les chiffres qu'elle relève, c'est là une partie de sa tâche, et elle rendra d'autant plus de services qu'elle la remplira plus complètement.

HIPPOLYTE PASSY.

Nous croyons qu'on nous saura gré de faire suivre les considérations élevées que vient de présenter M. Hipp. Passy, de l'article suivant que nous empruntons à la *Revue scientifique* et dont nous ne saurions trop la remercier.